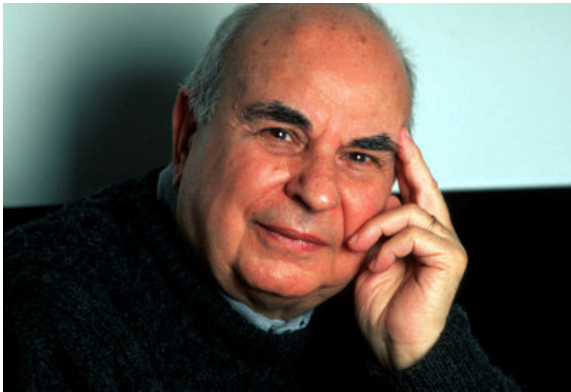


Olivier Clément, grand penseur orthodoxe du XXe siècle, est mort

Né dans une famille athée du Midi, converti à l'orthodoxie, ce disciple d'Alphonse Dupront et de Vladimir Lossky était devenu l'un des plus grands théologiens français. L'office de ses funérailles sera célébré le mardi 20 janvier à 11 h 30 en l'église de l'Institut Saint-Serge, 93 rue de Crimée, Paris 19e.



Olivier Clément en 1988 (Photo Cavanagh/Ciric).

Avec la mort d'Olivier Clément, survenue jeudi 15 janvier au soir à l'âge de 87 ans, c'est un des grands noms de la pensée orthodoxe qui vient de s'éteindre. Disciple de Vladimir Lossky, ce théologien français aura en effet été l'une des figures majeures de cette « École de Paris », qui s'était épanouie autour de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge, dans la lignée du grand courant spirituel et théologique né en Russie à la fin du XIXe siècle et replié en France après la Révolution russe.

Rien, pourtant, ne prédisposait Olivier Clément, né en 1921 dans une famille athée des Cévennes, à devenir l'un des plus grands théologiens chrétiens du XXe siècle. « J'ai grandi dans un milieu déchristianisé, racontait-il en 2001 à *La Croix*. Je n'ai pas été baptisé et je n'ai pas reçu d'instruction religieuse. » Ce n'est qu'au moment des lectures d'adolescent que se posent pour lui les premières questions spirituelles.

« La poésie me touchait beaucoup, en particulier Rilke. Et puis la Bible. » Mais si l'Évangile le fascine, il paraît alors « insupportable » à cet athée convaincu. Après le bac, ses études d'histoire lui feront découvrir à quel point les civilisations sont marquées par le spirituel. Il faut dire qu'il reçoit alors, à Montpellier, l'enseignement de grands professeurs que la guerre y avait déplacés. Notamment Henri-Irénée Marrou, Marc Bloch et, surtout, Alphonse Dupront, figure de l'anthropologie religieuse, qui deviendra son maître et qu'il suivra dans la Résistance.

"La Trinité m'est apparue comme la solution à mon impasse"

L'agrégation en poche, Olivier Clément prend en effet le maquis. L'occasion pour lui d'approfondir la dimension spirituelle de la vie. Kierkegaard, Newman, Chestov se bousculent alors dans ses lectures. Puis vient la rencontre avec l'Inde. « Pendant dix ans, j'ai cherché dans le vaste monde des religions et des mythes. Tout m'attirait. Mais je me suis retrouvé coincé entre l'Inde, où tout est sacré, divin,

englouti dans l'océan de la divinité, et d'autre part le sens du caractère unique de la personne. » Sa rencontre avec l'orthodoxie se fera avec *La Théologie mystique de l'Église d'Orient*, de Vladimir Lossky.

Le chapitre sur « La Trinité et l'homme à son image » l'enthousiasme. « La Trinité m'est alors apparue comme la solution à mon impasse : une unité totale, plus grande encore que celle dont parlait l'Inde, tout en étant la différence absolue ! » À la même époque, il se jette à corps perdu dans les grands écrivains russes comme Dostoïevski ou Berdiaev. « Je découvrais le christianisme et je me demandais ce que je devais en faire. »

Le jeune homme trouve encore les paroles du Christ trop « exclusivistes ». « Il "est" le chemin : cela me heurtait », expliquait-il. C'est dans la prière face à une icône achetée à un antiquaire parisien, une déisis, que se fera sa conversion. « À un moment, le Christ est venu me chercher et je l'ai suivi. J'ai mis entre parenthèses tout ce que je savais sur les religions. Je lui ai fait confiance. » Avec Vladimir Lossky, il se met à la théologie, et notamment aux Pères de l'Église qui sont pour lui « un éblouissement ».

Au fil de ses études, cet homme nourri aux maîtres du soupçon que furent Nietzsche, Freud ou Marx saura être le digne continuateur de Vladimir Lossky, devenant à son tour un maître de « l'École de Paris » et l'une des figures majeures de l'Institut Saint-Serge. Il acquerra rapidement une dimension internationale qui faisait de lui une figure respectée à travers toute l'orthodoxie.

Un rayonnement dépassant les frontières de son Église

Le rayonnement de ce Cévenol devenu orthodoxe de tout son être, mais qui ne sera jamais tenté par les outrances des convertis, dépassera d'ailleurs largement les frontières de son Église. Au point que, en 1998, c'est à lui que Jean-Paul II demandera de rédiger les méditations du Chemin de croix du Vendredi saint, au Colisée. Dans la lignée du patriarche Athénagoras, qu'il avait interviewé en 1968 pour un livre, Olivier Clément aura toujours été un ardent défenseur de l'unité de l'Église.

« L'œcuménisme d'Olivier Clément a ses racines dans cette attitude qui met le Christ au centre de toute sa vie », déclarait en 2001 le P. Marko Rupnik, directeur du Centre Aletti, à Rome, au moment de lui remettre, à la veille de ses 80 ans, le prix Logos-Eikon. Car pour Olivier Clément, l'unité de l'Église était « une obligation trinitaire », comme il l'expliquait en 2003 dans un livre d'entretiens avec le journaliste Jean-Claude Noyer (1).

Il y dessinait alors les contours d'une Église qui « serait sacramentelle, mais sans oublier que l'Écriture elle-même est un sacrement. Elle aurait le sens de l'universalité, mais aussi de la diversité. Enfin, elle aurait une vraie capacité de comprendre l'homme d'aujourd'hui et de répondre à ses requêtes ».

"Je ne vois pas pourquoi il y aurait une seule religion"

Attentif aux questions anthropologiques, le théologien n'oubliait pas les grandes questions que le monde pose aux Églises : l'amour et la relation au corps, la place de la femme, celle des jeunes dans une société tentée par le nihilisme, l'écologie... "Parmi les théologiens orthodoxes contemporains, il a été celui qui, sans doute, a su se montrer le plus attentif aux interrogations de la modernité auxquelles il a cherché à répondre à travers une réflexion puissante et poétique, à la fois enracinée dans la Tradition de l'Église, mais en même temps créatrice et rénovatrice", résume Antoine Nivière, rédacteur en chef du [Service orthodoxe de presse](#).

Olivier Clément s'attachait aussi à rappeler les principes d'un dialogue interreligieux ouvert, « où ne prévalent ni l'indifférence ni la domination ». Aux yeux de celui qui avait été tenté par l'Inde avant de découvrir la richesse du christianisme, ce dialogue ne signifiait pas syncrétisme, mais discernement des éléments évangéliques des différentes traditions religieuses. « Je ne vois pas pourquoi il y aurait une seule religion. Même et surtout dans le Christ », affirmait-il.

Dans un entretien accordé en 2004 à l'hebdomadaire *France catholique*, ce grand spirituel reconnaissait que « l'âge permet d'approfondir pas mal de choses. Et surtout de renoncer à la polémique ». « J'ai renoncé à penser contre, reconnaissait-il. Et c'est le patriarche Athénagoras qui

m'a libéré de la peur, de la peur de l'autre, qui m'a donné la capacité d'aimer, et, quand il s'agit d'un chrétien, de le ressentir comme un frère. C'est venu avec l'âge, et ça s'est creusé avec l'âge, avec la rencontre de Jean-Paul II aussi. »

Malade et fatigué, Olivier Clément ne quittait plus que rarement son appartement du 20^e arrondissement de Paris, où il continuait à recevoir les quelques étudiants dont il suivait encore les recherches. Cela ne l'empêchait toutefois pas de travailler énormément. Notamment pour participer aux nombreux débats internes à l'orthodoxie sur lesquels cette figure respectée et écoutée de tous était constamment sollicitée.

Nicolas SENÈZE

(1) Mémoires d'espérance, DDB, 234 p., 21 €.

© *La Croix*, 16.01.2009